

Le monde, le sans-nom

David Cantin

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cantin, D. (2002). Le monde, le sans-nom. *Liberté*, 44(4), 70–73.

Le monde, le sans-nom

David Cantin

Quelle ligne sépare le début de la fin ? Quelle preuve ? Le poème tente de franchir l’empreinte visible du monde. Il redevient ce lieu de partance. Il se rapproche parfois du présent pour mieux répondre à la vérité première. Comment voir, au loin, dans l’absence, le recul et la mémoire ? Cette question traîne sur la table d’écriture. La page reste ouverte comme une fenêtre qui laisse entrer la lumière des arbres. Ainsi, le monde bouge sans cesse dans l’ombre du temps. Ce n’est plus un obstacle, mais une terre humide qui absorbe le bruit discret des pas. La parole plonge ses mains dans la matière obscure du poème. Il faut peut-être suivre la distance du vent. Le regard emporte avec lui certaines citations des choses. Au bout du geste, le monde retrace ce miracle habitable qu’il a toujours été. Israël Eliraz écrit : « Mille faces se reflètent dans mille autres faces, en mille langues, et cela est l’action poétique d’aujourd’hui. Nous, nos poèmes sont des variations infinies ».

On reprend à partir d'une naissance oubliée, d'un endroit secret qui n'appartient à personne. C'est au creux de cette faille que le silence demeure la forme du mouvement. Le monde souligne la rencontre avec l'autre. Le dialogue cherche alors sa propre vérité. On parle de l'existence comme d'une manière de tenir la vie près de soi. Marc Cholodenko répète : « Ainsi poésie est ce qui crée en même temps sa possibilité et son impossibilité qui ne seraient pas si elles n'étaient simultanées ». L'incertitude et le doute portent plusieurs noms. On invente une langue qui résonne à même le corps. Comment recevoir la présence physique, le bras qui guide les doigts, les images qui ponctuent une pensée en retrait ? Le paradoxe brille au milieu des saisons. Est-ce que le monde obéit aux lois du poème ? Un livre avance d'une question à l'autre, d'un écho à l'autre. Rien n'est dit, sauf le bourdonnement du vrai et du faux. Imprévisible, l'absence aide à comprendre les nœuds du poème. Le désir comme l'angoisse sont des forces qui s'ouvrent dans la fécondité abstraite de la mémoire. Personne n'y échappe vraiment.

S'il faut suivre le temps, le monde répond à travers l'essence même de son unité. Maria Zambrano explique : « La vérité arrive donc, elle vient à notre rencontre comme l'amour, comme la mort, et nous ne nous rendons pas compte qu'elle nous assistait avant d'être perçue ; qu'elle fut avant tout sentie et pressentie ». La raison passe par le rêve, l'instant culmine à l'intérieur de sa chute. Que signifie l'engagement ? Une façon de se rapprocher de la parole, de son mystère, de sa foudre ontologique. Tout semble possible dans le miroir du poème à venir : un mot, puis soudainement une quête qui dépasse l'horizon du non-dit.

Plus que jamais, le poème tente de vaincre son propre mutisme. Il accède à la fusion des contraires, à la réalité possible et impossible. On voit, dans l'écriture, la suite du monde qui précède.

Philippe Lacoue-Labarthe ajoute, à propos de Celan : « Aussi le langage peut-il être pensé comme l'origine de l'homme ». Cette parenthèse divise l'être en deux. Le jour commence, la noirceur devient un inachèvement. La plénitude est alors interdite.

Quoi raconter ou ne pas raconter ? C'est dans l'échange silencieux avec soi-même que la parole naît. Une fissure s'amplifie, elle porte jusqu'au terrain du cœur et des intuitions. Le monde guette le moindre détail : la note qui sonne faux, la partition qui se déchire, la vitesse des rayures dans le ciel. La finalité n'appartient qu'à cette absence primitive ou à cet espace blanc. Le poème se sépare du connu, du repérable, de la cohérence aveugle. Lorand Gaspar mentionne : « Qui n'a pas ressenti que tout ce qui nous éclaire, nous ouvre à plus de vie, à une meilleure compréhension de nous-mêmes et de l'autre, de nos désirs, de nos rapports, se traduit en fin de compte par un sentiment d'accroissement et d'élargissement ? » On remonte vers cet autre. On va dans la fiction étrangère du destin. La vie se résume peut-être à tout ce qui disparaît. Pourquoi adhérer au visible ? L'oubli ressemble aux fondations et aux ruines d'une demeure en exil. Le drame interroge depuis l'inépuisable. On pourrait croire que la connaissance est une parole extérieure. Or, le présent épouse le souffle tout comme l'immobile. L'absence est un signe qui pointe dans la direction du gènesiaque. Pourquoi le poème ou la parole ? Le

foisonnement du jour mène à la rencontre indépassable. La vérité interpelle, la vérité possède le goût du vertige. On invente pour mieux vivre, puisque la transparence est l'unique espoir. Le temps se morcelle, il vient d'ailleurs et d'ici. On fabrique la langue dans l'obsession d'une crainte première.